



JOURNAL HUMORISTIQUE.

BUREAUX No. 20 RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 2144, MONTREAL,

Je me hâte de rire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer.—FISARO.

VOL I. No. 31.

MONTREAL, 20 MARS 1880.

1 CENT LE NUMÉRO.

H. BERTHELOT & Cie.,

Editeurs-Propriétaires.



A OTTAWA.

SIR JOHN à MacKenzie et à Blake qui se disputent l'honneur de monter un cheval pour la course. Pauvres jockeys ! finissez-donc, vous voyez bien que votre bête est crevée, elle ne courra jamais cette année.

Feuilleton

Les Mysteres de Montreal.

II

L'HOMME AU CHAPEAU DE CASTOR GRIS.

Le lendemain de la visite du docteur Coxis chez le comte de Bouctouche, un personnage mystérieux se promenait entre dix et onze heures du matin sur la rue St. Denis, du côté opposé de la maison du comte.

Il n'y avait rien de recherché dans sa mise. Il portait un chapeau de castor gris qui paraissait avoir été bloqué cinq ou six fois. Il était vêtu d'un tweed couleur poivre et sel valant tout au plus une dizaine de piastres. Ses chaussures quoi-

que rapiécées en plusieurs endroits étaient propres et luisantes.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, maigre, sec et d'une stature au-dessus de la moyenne.

Il était rasé complètement, et l'ensemble de sa physionomie dénotait un esprit cauteleux et observateur.

Depuis une semaine tous les matins vers neuf heures on pouvait le voir arpentant la rue St. Denis, en laissant traîner le bout forré de sa canno sur les grandes dalles de granit qui composent le trottoir.

En passant vis-à-vis de la résidence du comte de Bouctouche, il levait toujours les yeux au balcon au dessus de la porte et semblait épier les mouvements de tous ceux qui entraient dans la maison ou qui en sortaient.

Ce matin-là vers onze heures, il vit arriver le notaire Mahou, portant sous le bras plusieurs documents officiels.

Le tabellion sonna à la porte du comte et y entra.

L'homme au chapeau de castor gris eut un sourire de satisfaction.

Il plaça sa canno sous l'aisselle du bras gauche et se frotta les mains avec un contentement visible.

Il hâta le pas et continua sa marche jusqu'au coin de la rue Ontario.

Il s'approcha de la fontaine des Innocents et y but un peu d'eau dans une des tasses de zinc enchaînées à la petite colonnade en fonte.

Il se tint en arrière de la fontaine de manière à observer tout ce qui se passait devant la résidence du comte.

Le notaire faisait une visite prolongée à son client.

Midi sonna à l'Eglise St. Jacques et il n'était pas encore sorti.

Le personnage mystérieux cependant ne perdait point patience.

Il reprit sa promenade dans la Côte à Barron, se retournant à chaque minute pour s'assurer si le

notaire n'était pas sorti de chez le comte de Bouctouche.

A midi et demie, au moment où l'homme au chapeau de castor gris traversait la rue Ontario, il vit le notaire sur le perron du comte prenant congé de son client.

Il s'arrêta court et se portant l'index au front il sembla prendre une résolution subite.

Il se dirigea vers la maison du comte, monta le perron et sonna hardiment.

La porte s'ouvrit et une servante lui dit d'entrer dans le salon ; M. le comte serait à lui dans quelques instants.

L'inconnu se laissa choir dans un fauteuil molleusement capitonné et recouvert d'une housse. Pendant quelques minutes il admira en détail l'ameublement opulent du salon, les glaces immenses qui se dressaient dans leurs cadres d'or sculptés dans tous les coins de l'appartement, les crédences recouvertes des vases les plus riches de la

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 20 MARS 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse : H. BERTHELOT & Cie
Boîte 2144 P. O. Montréal.

NUMEROS EPUISES.

Il ne nous reste plus une seule copie des Numéros 19, 20, 23 et 27 du *Vrai Canard*. Ainsi inutile de venir les demander au bureau.

Correspondance de Ladébauche.

Bytown 18 Mars, 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

L'autre soir je me suis rendu chez Delorme et j'ai appris avec plaisir que sa femme prenait du mieux, un mieux si sensible que sous peu elle se proposait de donner un *fricot* aux gons de Bytown.

Comme il faisait un froid de chion ce soir là on s'est assis tous les deux près du poêle double dans la salle à manger. Un des garçon de cour y avait fait un attisée effrayante, et les plaques de chaque côté commençaient à rougir.

Tout en fumant quelques touches avec le bougon de pipe que je porte toujours avec moi lorsque je vas chez des amis, je j'ai avec Delorme à propos des soirées que Madame Delorme donnait tous les hivers.

Mon ami m'a dit qu'il ne trouvait rien de plus embêtant. Trois ou quatre fois par semaine on était obligé de faire le grand bordas dans la maison. Il fallait démonter les couchettes et les grimper dans le grenier, enlever les catolognes, emprunter des lampes et de la vaiselle chez les voisins, ça faisait un micmac à n'en plus finir. On ne pouvait pas inviter tous ses amis et toutes ses connaissances pour le même *fricot*, de sorte que ça faisait des jalouseries dans tout le canton.

Enfin, me dit Delorme, pour arrêter ces embarras là, ma femme et puis moi on a résolu de faire des retranchements dans la société qu'on invitait. D'abord pour commencer on a décidé qu'on inviterait plus les gens communs. On n'enverrait plus d'invitations aux commerçants et à tous les gens qui tiennent des boutiques. Tu as dû voir ça, Ladébauche, dans les journaux de la semaine dernière.

J'interrompis mon ami pour lui dire. Eh! batiscan! mon vieux sais tu que c'est dangereux ce que tu as fait-là?

—Comment ça?

—Comment ça? Mais ces gens-

là pourraient bien se venger contre toi. Ton épicier est capable de t'enpoisonner toi et tous tes amis.

—Diable! il a fallu commencer par retrancher un classe quelconque. Dame, je croyais que la classe des boutiquiers était la plus commune. Du moins, par chez nous dans les vieux pays c'est comme ça!

—Eh bien, mon cher Delorme, c'est là où tu te trompes. Sais-tu qu'on Canada les messieurs les plus respectables, j'entends ceux qui ont fait les fortunes les plus chouettes, ont tous gagné leur argent dans le commerce. Regarde à Montréal, à Québec à Toronto à Bytown, en un mot dans toutes les grandes villes du Canada, regarde ceux qui ont les plus beaux palais, des chevaux bayards et des domestiques dorés sur tranches, est-ce que ce ne sont pas tous des marchands? Es-tu capable de me donner le nom d'un avocat, d'un notaire ou d'un docteur qui a amassé assez d'argent pour figurer comme un boss de notre société?

—A la fin, Ladébauche, tu dois convenir avec moi que ne pouvant pas trouver de noblesse au Canada, je dois appeler chez moi ce qu'il y a de plus huppé dans la société. Tiens, si tu venais en Angleterre, tu verrais ce qu'on appelle là-bas *the gentry*. Ce sont tous des gens qui ne s'occupent pas d'affaires et passent leur temps à se promener.

—La *gentry* comme vous dites, il y en a beaucoup dans notre pays, seulement on ne leur donne pas le même nom, on appelle ces gens-là des *tramps* des *bummers* etc. Ici pas de fainéants. Tout ce qui est respectable travaille. L'aristocratie des vieux pays aura de la misère à prendre par ici. Fiez-vous là-dessus. J'espère bien que vous me croyez pas que tout ceux qui porte des cravates blanches, des habits à queue de morue et des souliers en cuir à patente sortent de la cuisse de Jupiter. Chacun s'anoblit tout seul on Canada par son travail. Quand aux freluquets qui affichent des airs de petits princes, ne leur demandez pas ce que faisait leur père. Ne vous informez jamais d'eux quelle était la qualité de leur grand-père de crainte d'avoir affaire au petit fils d'un sondeur. Vous voyez à cette heure que vous auriez mauvais mine en faisant trop de distinctions dans la société que vous invitez à vos *fricots*, car vous pourriez vous fourrer le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

—Tu m'en diras tant, mon cher Ladébauche, que je commence à me repentir de m'être mis dans cette boutique-ci. Ma foi, quand j'aurai fini mon engagement, je retournerai immédiatement chez nous, car je vois bien que les canadiens ne se formeront jamais à mes manières.

—Vous y êtes, mon bon, les canadiens seront toujours un peu *ruff* dans leurs manières et jamais ils ne s'amuseront à faire des *steppes* comme les aristocrates des vieux pays.

—Merci, Ladébauche, pour tes bons conseils. A la revoyure.

Après cette conversation avec Delorme je me suis rendu chez

Johnny pour lui pomper quelques nouvelles que je te communiquerai dans ma prochaine lettre.

Tout à toi,
LADEBAUCHE.



La pelle qui se moque du fourgon.

L'*Echo d'Iberville* cherche une paille dans l'œil du *Franco-Canadien* et voit pas le madrier qu'il a dans le sien.

Eh bien oui! L'*Echo* emboite le pas avec le *Canadien* et *La Patrie* qui s'amuse depuis quelques temps à régenter le français dans la presse du pays.

L'*Echo* de samedi dernier nous est arrivé avec une critique acerbe du style et de l'orthographe du *Franco*.

Malheureusement dans l'article-même où il épluche le français de son confrère il commet des incongruités de langage impardonnables pour un critique.

En parlant de la langue française le rédacteur de L'*Echo* dit :

Tous nos efforts doivent tendre, d'abord à l'apprendre fidèlement et à nous en rendre maître, puis à la divulguer et à la glorifier."

On ne dit pas "divulguer une langue."

Plus loin, nous citons toujours le même article de L'*Echo* :

C'est aux journaux surtout, qui exercent tant de prestige et dont la puissance sur le peuple est si grande, qu'il appartient de vénérer la langue française, au lieu de l'outrager et de répandre dans le public tant de nonsens et d'incorrections."

Encore une blague, confrère Vous devriez savoir que la gram maire n'a rien à faire avec les "nonsens"

Vous dites plus loin :

"Nous trouvons ce mouvement trop généreux et méritoire pour ne pas le suivre."

Encore une outrage à la langue de Bossuet. L'Académie ne vous permettra jamais de dire "qu'un mouvement est généreux et méritoire."

L'*Echo* donne des coups de foudre à son confrère pour chacune de ses erreurs typographiques et pour les fautes d'orthographe qui ont échappé à l'attention du correcteur d'épreuves.

En faisant la leçon au *Franco* il lui dit: On ne doit pas se servir de l'expression "Les intérêts de ses constituants. C'est électeurs qu'il faut dire."

Ah ben zut'alors! vous n'y êtes pas, monsieur le critique. Vous faites erreur vous même.

Ni l'un ni l'autre ne sont français. Il faut dire "ses commettants." Allons pauvre médecin, guéris-toi, toi-même.

PITIE POUR LUI.

Pendant le carême il y a toujours une semaine ou deux consacrées à des conférences qui se donnent le soir dans toutes les paroisses de Montréal.

● Pendant le carême, plus de par-

Chine et du Japon, les lustres aux cristaux étincelants, les poufs, les divans en brocatelle vert et or, des chefs-d'œuvre d'ébénisterie en laque et en bois de rose. D'épais rideaux en reps qui masquaient les fenêtres, laissaient pénétrer dans l'appartement un demi-jour voluptueux et les plantes exotiques rangées sur une jardinière imprégnaient l'atmosphère des parfums les plus pénétrants.

M. le comte de Bouctouche après cinq ou six minutes fit son entrée dans le salon et salua son visiteur d'une légère inclination de la tête.

Le comte au premier coup d'œil, n'avait pas reconnu son visiteur, s'avançant près de la fenêtre il écarta un des rideaux. La lumière qui envahit le salon lui permit de distinguer clairement les traits de l'inconnu.

Le comte en le voyant se troubla.

—Comment! s'écria-t-il, vous ici! Vous, monsieur Caraqueotte que je croyais au Nouveau-Brunswick.



M. CARAQUETTE.

—C'est moi-même en personne, dit l'homme au chapeau de castor gris. Ma visite vous dérange peut-être?

Au contraire, monsieur Caraqueotte, rien ne me fait plus de plaisir que de vous rencontrer aujourd'hui à Montréal.

—Monsieur le comte, il a fallu des affaires de la plus haute importance pour m'obliger à faire un voyage aussi long, pendant la saison où je suis le plus occupé.

—Où voulez-vous en venir?

—Pronnez patience, monsieur le comte, j'aime les situations nettement définies. Il y a trois ans, mon ami, monsieur de St. Simon, un des armateurs les plus riches des Iles de St. Pierre et Miquelon, me nommait son exécuteur testamentaire. Il laissait une fortune de deux millions de dollars en or, déposée dans les banques, plus la dernière cargaison de diamants qu'il avait tirés de ses mines au Brésil. Vous avez épousé dix-huit mois avant la mort de monsieur de St. Simon, sa nièce, mademoiselle Malpecque, avec l'espérance d'hériter un jour d'une des fortunes les plus considérables de l'Amérique. Lecture vous a été faite des différentes clauses du testament de feu monsieur de St. Simon. Ses biens, mobiliers et immobiliers ont été légués par substitution au jeune vicomte de Bouctouche, âgé de trois mois, à la mort de son grand oncle.

(La suite au prochain numéro.)

ties de danses, plus d'amusements frivoles dans les salons canadiens.

Maurice X... un commis employé à petit traitement dans une de nos plus grosses maisons de nouveautés de la rue Ste. Catherine, ne manquait jamais d'aller à la prière à l'Eglise St. Jacques.

Quoique sa pension fut plus rapprochée de l'Eglise Notre-Dame, il avait un faible pour St. Jacques, parce qu'il y rencontrait toujours Mademoiselle S... une jeune fille d'une vingtaine d'années dont il avait cultivé la connaissance dans le magasin de son patron.

Il était allé cinq ou six fois faire visite à Mlle S... à sa résidence sur la rue Mignonne.

Il n'était pas amoureux de Mlle S... Au contraire, son attachement à sa nouvelle connaissance n'était causé par son amour de la musique.

Mlle S... était musicienne médiocre et accompagnait son ami sur le piano lorsqu'il chantait des romances où le mot "âme" rime avec "flamme" et "toujours" avec "amour."

Mlle S... brûlait d'une flamme secrète pour le commis de nouveautés, mais elle avait été trop bien élevée pour faire elle-même les premières avances. Elle supposait que M. X... était trop timide pour s'expliquer franchement avec elle.

Or, un beau soir, au commencement de Mars, M. X... selon son habitude, après la conférence à St. Jacques, avait accompagné son amie jusque chez elle.

Il pouvait être alors neuf heures du soir.

La jeune fille ouvrit la porte de sa résidence avec un passo-partout, et invita son ami à entrer. Celui-ci ne se fit pas prier.

Il suivit la demoiselle qui alluma la lampe sur le piano. Elle laissa le jeune homme seul dans le salon, en lui disant de l'excuser pendant quelques instants car elle voulait se débarrasser de sa coiffure et de son manteau.

Elle était sortie depuis environ cinq minutes lorsque sa mère entra dans le salon.

Madame S... salua monsieur X... avec un sourire des mieux réussis et prit place à côté de lui sur un sofa.

Après l'échange des banalités d'usage sur la température et le nombre de personnes qui allaient à la mission des Pères Rédemptoristes, madame S... continua la conversation comme suit:

"J'ai toujours dit que si un jeune homme pauvre mais respectable devenait amoureux de Sara, (c'était le nom de baptême de Mlle S...) je consentirais de suite au mariage. Il y a des mères qui sacrifient le bonheur de leurs filles pour des richesses, mais moi, je n'ai pas de ces idées-là."

Le jeune homme tressaillit. Il ne s'était jamais demandé s'il aimait Sara et il n'avait jamais songé au mariage.

La mère continua:

"Elle m'a avoué qu'elle vous aimait et tout ce qui fera son bonheur fera le mien."

Le jeune homme tressaillit de nouveau et sa figure commença à pâlir.



SCÈNE D'HIVER.

—Petit garçon, veux-tu me laisser glisser dans la côte avec ton traîneau ?

—Oui, à condition que tu m'introduises à ta sœur.

"Mais, mais, moi, balbutia-t-il, je n'ai pas..."

—Oh! ne vous occupez pas de cela. Je sais que vous n'avez pas beaucoup d'argent, mais vous allez venir demeurer avec moi. Nous allons prendre des pensionnaires et je crois que tout ira bien.

La situation était alarmante pour M. X... qui n'avait jamais fait les yeux doux à Mlle S... et qui tenait à déabuser sa mère.

Il balbutia d'une voix tremblante: "Je n'ai jamais eu l'idée de..."

La dame leva les deux mains et dit:

"Je le sais, je le sais, mais tout s'arrangera bien. Avec vos gages et ce que me rapporteront mes pensionnaires, nous vivrons heureux comme des princes."

—Mais, madame, mais—mais

—Tout ce que je vous demande, interrompit la mère, c'est d'être bon pour elle. Sara a un cœur tendre, c'est une nature des plus affectueuses. Si vous prononcez un mot de colère devant elle, la pauvre enfant en ferait sûrement une maladie.

Le jeune homme ouvrit des yeux larges comme des vitres de montres. Il se leva et essaya de parler.

—Bonté divine! madame, je ne puis pas permettre...

—Ne vous occupez pas des remerciements, interrompit de nouveau madame S...; Je ne crois pas que l'on doive faire la cour bien longtemps à une demoiselle. Permettez-moi de vous fixer la date la plus rapprochée pour les noces.

Le mardi de Pâques se trouve être le jour de ma naissance. Il n'y aurait pas un jour plus convenable pour le mariage.

—Mais, mais, mais, marmota M. X... à moitié suffoqué.

—C'est bien, c'est bien, je ne m'attends pas à un discours en réponse à ce que je viens de vous dire. Ce soir même, vous allez faire vos arrangements avec Sara et demain matin je mettrai une annonce dans journaux pour douze pensionnaires. J'essaierai d'être une véritable mè-

re pour vous. J'ai bon cœur et bon caractère allez, quoiqu'une fois j'ai intenté une action contre un jeune homme qui en avait fait accroire à ma fille et qui ne voulait pas l'épouser. Je lui ai fait perdre sa place et aujourd'hui il végète aux Etats-Unis.

Ce disant elle posa la main avec affection sur la tête de Monsieur X... et la tapa légèrement.

Le jeune prit son chapeau et sortit immédiatement du salon.

Aujourd'hui notre commis de nouveautés ne sait plus à quel saint se vouer.

Il ne sait pas s'il ferait mieux de faire un plongeon dans la grande mare qui avoisine le chemin de fer sur la glace ou d'aller se coucher le soir sur la voie du Grand Tronc, quelques minutes avant l'arrivée du train de l'Ouest.

Pauvre M. X...

Pitié pour lui!

Sorel le 13 mars 1880.

Mon cher Canard,

J'ai lu avec une véritable douleur dans un de vos récents numéros une dissertation géographique au cours de laquelle, en parlant des mers célèbres du monde, vous donniez à l'Europe le monopole de la mère Michel. Vous ne songiez pas à mal, je veux le croire, en lançant ce mot malheureux; vous ne vous imaginiez pas que vous me blessiez, que vous blessiez toute une population, dans notre amour-propre national, dans notre orgueil de clocher. Oh! Canard, mon ami! je me flatte donc qu'avec votre indépendance de caractère, vous rétablirez les faits de grand cœur. Sachez-le, nous avons ici à Sorel, en plein Canada, notre mère Michel. Et le fait, quoique rare, est assez connu par toute la province pour que je m'étonne qu'un gibier érucorame vous l'êtes ait pu l'ignorer un instant.

Veillez me croire, avec ma haute considération pour votre perso-

nnelle, Votre ami, PIGEON.

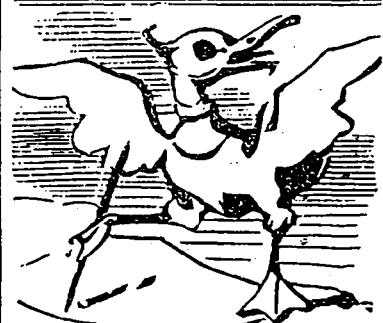
PROBLEME.

Un Corsaire fait une riche prise: Sur la portion du butin qui revient à l'équipage, le capitaine prélève les deux tiers; les deux lieutenants prennent les quatre cinquièmes du reste; les quatre sous-lieutenants ont les quatre dixièmes du reste; enfin le cuisinier a un cinquième du reste. Ces prélèvements faits, le surplus du butin est distribué aux 120 hommes de l'équipage, qui reçoivent chacun 80 piastres.

On demande quelle était la somme à partager et quelle a été la portion des parties intéressées?

Un an d'abonnement à la personne qui nous fera parvenir la première solution de ce problème.

Les Puritains de la partie Ouest de Montréal qui se grisent tous les soirs en catimini comme des Templiers ont fait des gorges chaudes à propos du projet de M. Meakin d'ouvrir une bar dans un quartier aristocratique où l'on compte pas moins de dix-neuf églises. L'Evêque Anglican, les ministres méthodistes, presbytériens, baptistes, anabaptistes, les amis du *Witness* et *tutti quanti* se sont présentés devant le magistrat de police et ont demandé que la licence pour une bar, fut refusée. Lundi dernier, le juge Desnoyers a accordé la licence malgré les protestations des révérends. Ce qui prouve la vérité des paroles prononcées il y a environ deux mille ans par un célèbre auteur romain. *La bar omnia vincit.*



COUACS.

Le COMITE nous a fait parvenir la suite des portraits politiques. Nous regrettons de ne pouvoir publier la fin du premier article qui a un caractère personnel et diffamatoire.

* *

Nous accusons réception de deux charmantes chansonnettes dont les paroles sont de M. Aurèle Barthe et la musique de M. Ernest Lafigne. Elles sont intitulées *les Souvenirs du Passé* et *les Fleurs du Poète*. Ces deux jolies romances ont été traduites en anglais avec beaucoup de talent par M. John Lespérance.

En vente chez E. Lavigne, 237, rue Notre-Dame.

* *

Un ami d'Ottawa nous mande que la semaine dernière, Charles Thibault a couché au Russell avec un député conservateur. Le député a eu des nausées pendant trois jours et jure que jamais il ne donnera l'hospitalité au célèbre tribun.

TWEEDS! TWEEDS!

1880! Commerce du Printemps! 1880.

1600 PIECES DE TWEEDS CANADIENS, (directement des Manufactures)
 80 " " ANGLAIS, patrons nouveaux importés spécialement pour notre compte.
 150 " " ECOSSAIS " " "
 75 " SERGES FRANÇAISES et Etoffes nouvelles pour pardessus de printemps.
 100 " CASIMIRS NOIRS, (pure laine) de \$1.00 en montant.
 60 " DRAPS, (pure laine) West of England
 450 DOZ. DE CORPS ET CALEÇONS de printemps à grand marché.

DUPUIS FRÈRES

605, Rue Ste. Catherine, coin de la rue Amherst. Montréal.

N. B.—250 PIECES DE TWEEDS, (simple et double largeur,) pour habillements d'enfants.
 600 " " " assortis, bonne qualité, provenant des stocks de banqueroute achetés dernièrement et que nous sacrifions presque pour rien.

UNE VISITE EST RESPECTUEUSEMENT SOLLICITÉE.

F.

Evelina, Erméline et Léa en discussion.

Evelina. Léa.—Quel est celui que tu désirerais marier?

Léa.—Je désirerais marier un idiot, et le trouble est; quo je suis presque certains qu'après être mariée, j'en rencontrerai un, qui sera plus idiot que celui qui me prendrait, alors je me repentirais de m'être hâtée dans mon choix.

Erméline reprit:—Tu ne rencontreras jamais un plus imbécile que celui qui te mariera.

.

Lu sur une tombe du cimetière de Saint-Privat, l'épithaphe suivante:

CI-GIT GODEVEAUX.

Oh! là là! Six Gigots de veaux? mais, il y aurait de quoi boulotter pendant un mois!...

.

L'autre jour un musicien fit la rencontre de deux dames assez laides et contrefaites.

—Voici, s'écria-t-il, deux blanches qui ne valent pas un soupir!

.

—Ma sorgeo, défaisre c'est le contraire de faire... Alorsse, pour lorsse, démanger...

—Rétrospectivéz-vous, misérable! Que vous en infectionnez votre supérieur!

.

Elle demandait à Chicot l'explication du proverbe:

Il ne faut jamais mettre le doigt contre l'Arabe et les Corsos.

—Sans doute, lui répondit-il: Parce qu'il y a là merde de la Méditerranée... entre eux.

Anglais de parole.—Un Anglais qui venait de tuer froidement sa femme est arrêté et conduit en prison. Lorsqu'il comparait devant le juge, celui-ci lui demande pourquoi, au lieu de tuer sa femme, il ne l'a pas simplement quittée.

—Votre Honneur, répond avec fierté l'accusé, nous ne pouvions pas vivre ensemble; mais je lui avait juré, le jour de notre mariage, de ne pas l'abandonner avant sa mort, et je suis trop honnête homme pour manquer à ma parole.

Aucune femme ne fait partie de la société Protectrice des animaux.

AVIS AUX PETITS CREVÉS

On nous apprend qu'un restaurateur de nos amis, de la Place Jacques-Cartier, doit sous peu préparer une liste de ces messieurs (Petits Crevés) qui se paient le luxe de quelques dîners, des traites, Cigares, etc., et qui oublient de revenir régler leur petite note. Après le 1er Avril, cette liste sera ouverte à l'inspection des clients peut-être le *Vrai Canard* en aurait-il une sous son aile gauche. Avis à ceux qui aiment à y figurer.

M. Cyprion Robert, étant sur le point de transporter son magasin de Chapellerie, dans la magnifique bâtisse en voie de construction, formant l'encoignure des rues St. Laurent et Vitré, se trouve dans la nécessité absolue de se débarrasser que coûte que coûte de son stock actuel, car naturellement il ouvrira son nouveau magasin avec un fonds tout-à-fait nouveau. C'est donc une occasion exceptionnelle offerte au public de se procurer ses fourrures et de la Chapellerie à un rabais inouï. L'ouvrage qui sort de l'établissement de M. Robert est toujours garanti de première qualité, sinon pas de vente. Allons donc chez C. Robert au No. 60, rue St. Laurent.

Le CHIEN D'OR.—Où est-il le Chien d'Or de la rue Ste. Catherine? Le véritable Chien d'Or! Le Chien d'Or qui n'est pas mort! Il est toujours à la même place au No. 920, rue Ste. Catherine. Il sert toujours d'enseigne pour indiquer l'endroit où les amateurs peuvent s'abiler les vins les plus fins et les liqueurs les plus délicieuses. Au Chien d'Or, les clients auront toujours à leur disposition des salons particuliers, élégamment et confortablement meublés. Ne vous trompez pas de place, c'est au No. 920, rue Ste. Catherine. Prenez garde, car un autre hôtelier a affiché la même enseigne. Allez au Véritable Chien d'Or chez

JOS. MORACHE.

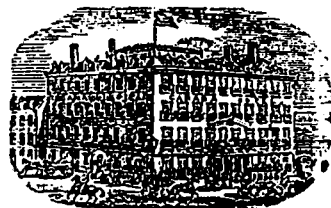
800 POELES DE CUISINE.
 1500 " DOUBLES.
 60 " DE PREMIER avec bouilloire.

Ustensiles de cuisine, fournitures de maisons, peintures, vitres, huiles, etc., à vendre au plus bas prix du marché, et j'achèterai aussi la vieille fonte à la maison.

AUGUSTE COUILLARD,
 233, 235, 237 et 239, Rue St. Paul.

ESPRIT D'ENTREPRISE.—M. Charles Mounier, propriétaire du bel étal de boucherie au coin de la Côte St. Lambert, et de la rue Craig, et du magasin populaire d'épicerie au coin des rues Vitré et St. Dominique, a un téléphone dans son établissement qui est d'une grande utilité pour ses clients. Toute personne locataire d'un téléphone Edison peut communiquer avec M. Chs. Mounier et lui donner ses commandes sans sortir de chez elles. Tout est de première classe chez Mounier.

Hotel du Canada



RUE ST. GABRIEL, Montreal,
 A. BELIVEAU, Propriétaire.



LA MUSE POPULAIRE

(CHANSONNIER NOTÉ.)

2^{me} LIVRAISON

Prix: 25 Cts; Etats-Unis, 35 Cts.

Chaque Livraison contient 104 pages. En vente chez tous les principaux libraires du pays. S'adresser à

A. FILIATREULT,

151, RUE ST. ELIZABETH MONTRÉAL.

MUSIQUE NOUVELLE.

La Fleur du poète,—Romance . . . 35c
 Vieillard et Souvenir, . . . 35c
 ALICE, Valse pour piano, . . . 75c
 ERNEST LAVIGNE,
 Éditeur et Importateur de Musique, Instruments, etc.
 237 Rue Notre Dame.

Expédié Franc de Port.